

**Pierre Béhel**

**Une dernière semaine  
auprès de la mer**

***Roman***

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

### **Un soir de printemps**

Même s'il faisait encore un peu froid, le ciel était bleu. Il n'y avait que quelques nuages blancs sur les prés déjà verts. Ils étaient trop légers pour assombrir la terre en manque de soleil. Tout un long hiver venait de passer.

La route coupait la campagne, passant par dessus les courbes des petites collines. Quand un caprice du relief était trop important, alors seulement la route daignait connaître un virage ou deux. Mais les plateaux calcaires ont cet avantage d'être presque plats.

Déjà, certains champs se couvraient d'un fin duvet d'une culture en train de pousser. Ailleurs, des vaches étaient sorties de l'étable, ravies de se dégourdir les jambes dans une vraie terre d'un vrai pré.

La petite voiture roulait à une allure un peu excessive pour elle. C'était une voiture des villes, guère habituée à tous ces champs. Le conducteur respectait strictement le code de la route et les limitations de vitesse. Sur ce dernier point, il n'avait de toute façon pas vraiment le choix.

Il avait quitté Morbourg après le déjeuner avec son successeur, lui adressant ses dernières recommandations. Puis il avait chargé ses dernières valises dans sa fidèle voiture. Et il était parti. Il n'avait

## Une dernière semaine auprès de la mer

pas voulu se retourner. Il aimait son ancien poste. Pourtant, il se savait appelé loin du confort de la ville. Il avait une mission. Rester en ville, gravir les échelons de la hiérarchie... Oui, il y avait songé. Mais on ne fait pas son choix de vie, pas à l'époque moderne, par ambition. Il s'était senti appelé une nouvelle fois, comme lorsqu'il avait fait son choix de vie.

Il était nerveux, malgré tout. Il passa l'index de sa main droite dans son col romain pour se gratter le cou. Il avait retiré sa veste pour conduire mais gardait sa tenue de prêtre. L'évêque avait voulu hésiter avant d'accepter. Pourquoi un prêtre encore jeune et dynamique tenait-il tant à aller s'enterrer là-bas ? Ne serait-il pas plus utile en ville, auprès de jeunes en perdition ? Ne savait-il pas que, en ayant étudié à Rome, il pourrait prétendre à des fonctions supérieures ? D'un autre côté, les volontaires ne se bousculaient guère et il fallait bien finir par nommer quelqu'un.

Alors, le curé de la ville était parti aux champs. Dans sa petite automobile qui n'avait jamais été aussi loin, il roulait sur la grande route qui passait à quelques encablures de la falaise, derrière quelques villages. Le jeudi, en milieu d'après-midi, il n'y avait guère de trafic. Mais quelques véhicules doublèrent malgré tout celui du curé.

Peu après avoir quitté Morbourg, il avait traversé Saint-Alban. En quittant cette petite ville de la proche banlieue, il était entré pour de bon dans la campagne. Il



## Une dernière semaine auprès de la mer

laissa sur le côté quelques routes partant vers tel ou tel village, comme Criquebourg par exemple, qui était à peu près à mi-chemin de sa destination.

Tout d'un coup, le sol sembla s'affaisser. La route se rapprochait du niveau de la mer en entrant dans la vallée de la Sanbec. Cette petite rivière avait, au fil des siècles, creusé le plateau calcaire. Il n'avait pas été envisagé un seul instant de construire un pont par dessus le val. La route s'y enfonçait et ressortait de l'autre côté, sans qu'elle ne doive beaucoup zigzaguer. Mais, du coup, la grande route se rapprochait de la mer. Elle traversait Valbourg.

Ce petit port avait toujours été un village de pêcheurs. Valbourg, au contraire de Criquebourg ou d'autres villages côtiers, n'avait pas connu d'heure de gloire à la fin du dix-neuvième siècle : trop éloigné de Morbourg, il n'était jamais devenu une station balnéaire. Aucun bourgeois n'avait jamais eu l'idée saugrenue d'y installer une villa pour ses parties de campagne.

L'après-midi touchait à sa fin. Plus d'une heure de route, presque deux heures en fait. Mais, enfin, le curé arrivait à Valbourg.

Par la route descendant du plateau sur le flanc du val, il admira son nouveau domaine, là où il aurait charge d'âmes. Il ralentit. On voyait bien la Sanbec, serpentant au centre de la vallée. Elle traversait le bourg et allait rejoindre la mer dans le port. La crique naturelle

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

creusée par la rivière avait été resserrée par deux petites digues protégeant le bassin où se garaient les bateaux. Il y avait donc toujours une sorte de courant qui poussait vers le large quand on était dans l'eau. Et seule la marée montante facilitait le retour au port.

Le coeur du village était petit, composé essentiellement de maisons typiques de la région. La plupart étaient de plain-pied, quelques unes avec un étage. Toujours, il y avait des murs mêlant le calcaire blanc et le silex noir sous des toits couverts d'ardoises. Le centre-ville ne comptait que quelques rues. Le seul bâtiment différent était le supermarché : moderne, d'architecture métallique, il était facile à repérer. Il se situait sur une sorte de petite place, face à une bâtisse un peu plus imposante que les autres, sans doute la mairie.

Quand le regard se perdait autour du village, il croisait des fermes bâties sur le modèle des maisons de ville, entourées de granges qui ressemblaient aux maisons quand elles n'étaient pas en bois. Parfois, il y avait, ici ou là, quelques maisons modernes. Pas d'usine, pas d'entreprise, pas même de hangar. Le poisson qui était ramené ici par les pêcheurs partait aussitôt par la route en camion frigorifique. Seule la consommation locale restait dans des réfrigérateurs familiaux ou les chambres froides du supermarché.

Le curé ralentit au niveau du panneau indiquant qu'il entrait pour de bon dans Valbourg. Il cherchait son chemin. Bientôt, il vit qu'il allait franchir la Sanbec sur

## Une dernière semaine auprès de la mer

un petit pont, qu'il était tout près du port. Il mit son clignotant et s'arrêta sur le côté.

Il s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour la mairie, sur la place centrale du village, était en fait une auberge. Elle semblait faire autant café et restaurant que petit hôtel. Il y avait un arrêt d'autocar devant. La mairie était en fait un peu plus loin, sur la place. Elle ressemblait à une maison ordinaire. Sans doute l'avait-elle été jadis.

Le curé regarda autour de lui. Et il vit la petite route qui lui avait échappé. Un poteau portait trois panneaux : « Eglise / presbytère », « Le Prieuré » et « Ruines du château de Valbourg, XIème siècle ». Pour l'heure, l'homme d'Eglise devait se rendre au premier lieu indiqué. Le troisième lui ferait sans doute une agréable promenade. Mais l'essentiel, la raison de sa venue, c'était bien le deuxième.

La petite voiture s'engagea sur la place du village et repartit vers là d'où elle venait avant de quitter la grande route. Elle gravit courageusement une ruelle à peine goudronnée qui permettait de monter plus franchement sur le bord de la falaise, sans passer par l'intérieur des terres. Elle n'eut pas loin à aller.

L'église était bâtie un peu en hauteur, juste ce qu'il fallait pour que son sol soit plus haut que les toits des maisons du village. Un ancien chemin, plus rude encore que la ruelle, coupait à travers des ronces pour rejoindre la place centrale du village.

## Une dernière semaine auprès de la mer

Sur le côté du parvis, il y avait un petit parking. Le presbytère était là. Il ressemblait à n'importe laquelle des maisons du village. Jamais Valbourg n'avait dû avoir besoin de beaucoup de prêtres. Et puis, jadis, il y avait eu le prieuré, voulu par le seigneur du lieu.

Derrière l'église, il y avait un petit bosquet d'arbres comme en voyait d'autres le long de la route. Il dissimulait l'église quand on venait de l'intérieur des terres, par la grande route. Le clocher émergeait à peine par dessus la cime des arbres. Voilà qui expliquait que le nouveau curé ne l'ait pas aperçue en arrivant.

Le moteur à peine coupé, le nouveau curé descendit. Il n'eut pas le temps de refermer la porte de son véhicule avant qu'on ne le salua. La porte du presbytère s'était ouverte. Dans son cadre se trouvait un vieil homme qui avait dû être un vrai gaillard. Il portait dans sa stature sa nature de fils de paysans. Mais les années étaient passées. Il semblait se mouvoir avec peine. Ses cheveux, bien fournis, étaient tous blancs. Son gilet noir portait bien un col romain mais qui semblait très usé.

Il était difficile d'imaginer un plus fort contraste avec le nouveau venu. Celui-ci était maigre et sec, tonsuré par la nature et non pas par une entrée dans les ordres. Les cheveux qui lui restaient étaient d'un noir profond.

« Ah, vous voilà donc, Père Beaumont » déclara le vieillard, les deux poings sur les hanches. Il souriait

## Une dernière semaine auprès de la mer

comme le font les paysans et les pêcheurs, franchement et sans malice, heureux d'accueillir quelqu'un des leurs.

« Bonsoir, Père Carteret. J'arrive un peu plus tard que je n'avais prévu et j'en suis désolé... Mon successeur, en ville, m'a retenu plus que je n'aurais voulu. »

« Bah, qu'importe. Ici, vous apprendrez à vivre avec le temps qui passe sans vous demander votre avis. Il est l'heure, surtout, de partager un verre pour faire connaissance. Je vais vous faire goûter la production locale. »

« De l'alcool ? »

« Bien sûr. Ici, vous avez intérêt à aimer ça. Chaque visite s'organise autour du partage d'un verre. Il vous faudra apprendre à être diplomate : chacun est très jaloux de ses recettes et prétend produire une meilleure gnôle que son voisin. Au final, l'ensemble est assez médiocre mais, quand le coeur est bon... Voulez-vous que je vous aide à décharger vos valises ? »

« Non, non, je vous en prie, je vais m'en occuper. Certaines sont assez lourdes car elles contiennent divers ouvrages auxquels je tiens. »

« Je vous ai dégagé et nettoyé la chambre. Pour cette nuit, je dormirai dans le lit de l'ancienne bonne. Et, comme convenu, je prendrai le car de demain matin. L'essentiel de mes affaires est déjà arrivé dans ma chambre, à la maison de retraite. Mais, entrez donc : il fait encore frais à cette saison. »

## Une dernière semaine auprès de la mer

Le jeune curé fit quelques allers-retours pour transporter dans sa nouvelle demeure ses quelques possessions. Enfin, il daigna s'asseoir à la table en bois brut. Les chaises qui étaient installées autour devaient bien avoir cent ans. Elles grincèrent quand chacun des deux prêtres s'assit.

Posant d'autorité deux verres sur la table, le vieux prêtre les remplit d'une liqueur dorée et commença la conversation.

« J'aurais dû quitter cette paroisse depuis déjà plusieurs années. J'ai largement dépassé l'âge de la retraite. Il n'y avait guère de candidats pour me remplacer... Mais, pour commencer, à votre santé, mon jeune ami, et à votre venue ici. »

Les deux prêtres trinquèrent. Le vieux but l'étrange boisson comme du petit lait. Le jeune se retint de tousser, ayant l'impression d'avoir avalé un dragon.

« Vous venez pour Le Prieuré, n'est-ce pas ? »

« En effet. Il me faut m'occuper de ces âmes... »

« Qui font ce qu'elles veulent. Vous apprendrez ici la modestie devant la vie. »

## Une dernière semaine auprès de la mer

### L'autocar

Le train s'était arrêté à Morbourg. Il n'allait pas plus loin. Dernière de la file des voyageurs de son wagon à se présenter à la porte, la jeune femme était triste. Elle sembla hésiter à poser le pied sur le quai. Puis elle dégagea ses cheveux bruns du col de son anorak, leur rendant leur liberté sur ses épaules, en secouant au passage son petit sac à dos, son seul bagage. Et, enfin, elle descendit du train avec un soupir. Voilà, elle l'avait fait.

Elle chercha du regard les panneaux indicateurs. C'était la première fois qu'elle venait à Morbourg, sans doute la dernière. Elle se dirigea alors vers la gare routière et repéra l'autocar qui partait vers Valbourg.

Une perle semblait vouloir poindre dans le coin de chacun de ses yeux. Quelque chose y brillait dans la lumière de la fin d'après-midi. Elle était encore jeune, la trentaine peut-être, mais sa respiration semblait oppressée. Elle était obligée d'ouvrir la bouche pour inspirer et expirer, comme si Morbourg s'était trouvé en haut d'une très haute montagne au lieu d'être un port.

Elle laissa les autres voyageurs monter avant elle dans l'autocar. Il y avait une bande de jeunes hilares qui allèrent coloniser les bancs à l'arrière. Des employés travaillant en ville rentraient chez eux, dans un des

## Une dernière semaine auprès de la mer

villages de la proche campagne. Une personne âgée portait un cabas à roulettes rempli de courses faites à la ville. Un homme d'âge mûr l'aida à monter son chargement dans l'autocar.

Le rythme de la respiration de la jeune femme s'accéléra. Elle était la dernière. C'était à son tour. Elle semblait avoir peur, une peur panique de faire quelque chose qu'elle savait inévitable. Les perles dans ses yeux semblèrent grossir. Alors elle les écrasa avec deux doigts. Elle respira un grand coup puis, en apnée, vint s'installer dans un siège au tout premier rang de l'autocar, avec une vue plongeante sur la route, la place des touristes. Il n'y avait personne sur le siège à côté du sien. Elle y posa son petit sac à dos.

Sur le même rang, en face, la personne âgée avait calé son cabas contre la fenêtre et s'était assise derrière le conducteur. Elle s'apprêtait à sommeiller un peu jusqu'à son village, comme les autres passagers, si on excepte les turbulents jeunes au fond, aux exclamations bruyantes.

La jeune femme attachait sa ceinture de sécurité, comme prescrit par le règlement. Ce geste banal et, dans son cas, quelque part ridicule, la fit sourire. Cela la calma. Elle retrouva une respiration normale. Elle était là où elle avait voulu être. Elle était libre. Elle exerçait sa liberté. Elle assumait son choix. Elle devait assumer son choix, plutôt.



## Une dernière semaine auprès de la mer

Tout d'un coup, l'autocar s'ébranla. Le moteur venait de démarrer. Une alarme retentit de ses bips stridents puis les portes se fermèrent. Le voyage démarrait. A peine arrivée à Morbourg, la jeune femme quittait cette ville qu'elle ne visiterait jamais.

L'autocar monta vers la ville haute, au sommet d'une longue côte. Il fit le tour d'une place et poursuivit vers l'intérieur des terres, par un grand boulevard. Il n'y eut que quelques champs avant d'arriver à Saint-Alban, le premier arrêt. Quelques passagers descendirent, d'autres montèrent. Puis le véhicule reprit sa route, cette fois sur la grande route qui desservait tous les villages de la côte. Enfin, le véhicule sembla se dégourdir les jambes, ne plus être bridé par une limitation de vitesse trop basse et des croisements incessants imposant la prudence.

Le paysage de plateau calcaire vaguement vallonné comprenait essentiellement des champs, des prés, quelques bosquets... Ici ou là, il y avait des talus, des haies. La jeune femme sentit une certaine lassitude. Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

Elle fut réveillée par le passage tonitruant de la bande de jeunes qui avait colonisé l'arrière de l'autocar. Les adolescents descendaient en passant devant elle. La porte de l'autocar se referma et le véhicule amorça un demi-tour en faisant le tour d'une petite place de village. Sans que la jeune femme ne s'en aperçoive, l'autocar avait quitté la grande route pour desservir un

## Une dernière semaine auprès de la mer

village côtier. La place comprenait une église, la mairie, des magasins... La plupart des maisons étaient faites de briques, même si les toits d'ardoises rappelaient la région. On voyait, sur les côtés, des maisons de maîtres, le genre de maisons de campagne construites par des bourgeois à la fin du dix-neuvième siècle. La rue descendait jusqu'au port mais on apercevait dans le bassin surtout des petits voiliers de plaisance.

L'autocar devait maintenant revenir sur la route principale. Il s'engagea dans la rue que, sans doute, il avait déjà emprunté à l'aller. Bientôt, les maisons furent remplacées par des talus surmontés d'arbres. On ne voyait pas au-delà des talus. Sans doute n'y avait-il que des champs. Quelques instants plus tard, l'autocar reprenait de la vitesse sur la grande route. Et les yeux de la jeune femme se refermèrent d'eux-mêmes.

Ils ne se rouvrirent qu'en sentant l'autocar ralentir. Celui-ci descendait une longue côte vers la mer, sur le flanc d'une petite vallée. Au fond, là-bas, on voyait un petit village, un port. Une petite rivière serpentait au fond de la vallée et débouchait, après être passée sous plusieurs ponts, dans le bassin principal du port.

Ici, toutes les maisons se ressemblaient. Elles étaient faites de pierres blanches et noires, avec un toit en ardoises. Toutes étaient basses, la plupart de plain-pied. Il y avait juste, au centre du village, une maison un

## Une dernière semaine auprès de la mer

peu plus grande que les autres, en face d'un bâtiment métallique moderne (sans doute un supermarché).

Le soleil commençait à se coucher. Il était tard. Même en ce début de printemps, il faisait encore froid et la lumière déclinait vite. La jeune femme regarda sa montre. Oui, c'était l'heure de son arrivée. Ce village devait être sa destination. Un trou paumé, sans le moindre doute. Cela ne l'étonnait pas.

Le chauffeur annonça à la cantonade : « Valbourg, deux minutes d'arrêt ».

La jeune femme détacha sa ceinture de sécurité et se saisit de son petit sac à dos qu'elle garda à la main. Par réflexe, comme dans les autobus urbains qu'elle prenait habituellement, elle se dépêcha de descendre. Elle se retrouva debout, sur le trottoir, face à la grande bâtisse qu'elle avait repérée en arrivant. C'était l'auberge.

Aucun autre passager ne quitta l'autocar, aucun ne monta. Les portes se refermèrent et il repartit. Comme dans le village précédent, il fit le tour de la place et reprit la grande route, en empruntant un petit pont au dessus de la rivière.

La jeune femme regarda l'autocar s'éloigner : elle n'avait plus de moyen de quitter le village jusqu'au lendemain matin, jusqu'au prochain autocar repartant vers Morbourg. Puis elle vérifia l'enseigne de la grande bâtisse devant laquelle elle se trouvait. Oui, c'était bien l'auberge. Derrière elle, le supermarché était en train de

## Une dernière semaine auprès de la mer

fermer. Il était tard. Un petit vent glacé venait de la mer. Il fallait rentrer.

Elle eut soudain l'impression de manquer d'air. Elle se força à se calmer. Ce n'était qu'une auberge dans un petit village paumé. Elle avait connu pire.

Gardant son sac à dos à la main, elle pénétra dans l'auberge en poussant une porte qui fit résonner une petite cloche. Elle s'aperçut alors que les quelques consommateurs, répartis sur quatre ou cinq tables, la dévisageaient depuis qu'elle était descendue de l'autocar. Ils revinrent à leurs discussions et à leurs verres lorsque la jeune femme eut refermé la porte de l'auberge.

Derrière le bar, un homme d'une cinquantaine d'années, un peu gras, les cheveux gris, la peau tâchée de couperose, interpella la jeune femme.

« Mademoiselle ? »

« Bonsoir. Je suis Carole Hague. J'ai réservé et payé une chambre pour une nuit, en soirée étape, avec dîner et petit-déjeuner. »

« Soirée étape ? » fit l'homme en regardant ostensiblement le tout petit sac à dos, un bien petit bagage pour un voyage, puis son registre. Il hocha la tête et confirma : « oui, en effet, et vous avez réglé. Je vais vous conduire à votre chambre, au premier étage. Le dîner se prendra dans la salle du fond, d'ici une heure. Nous fermons les cuisines dans deux heures. Le petit déjeuner se prend au même endroit, de six heures

## Une dernière semaine auprès de la mer

trente à neuf heures. » Le ton n'était ni chaud ni froid, purement informatif, comme à un guichet d'administration, comme si le même discours était servi avec le même ton des centaines de fois par jour depuis des années.

Sur le tableau de bois derrière lui, il y avait des clous pour suspendre une quinzaine de clés. La plupart étaient en place. Il devait en manquer quatre ou cinq. L'homme se saisit de la clé portant le numéro 13. Puis il sortit de derrière son bar sans regarder Carole, lui enjoignant simplement : « suivez-moi, mademoiselle. »

La jeune femme obtempéra. La lumière s'alluma automatiquement lorsque l'homme s'engagea dans l'escalier. Les marches grinçaient. La peinture aurait eu besoin d'un rafraîchissement. Mais tout était propre, bien astiqué. Au premier étage, la lumière du couloir s'alluma elle aussi automatiquement. Carole suivit l'homme jusqu'à une porte où le chiffre 13 avait été noté à la peinture dans une calligraphie d'un autre temps, avec pleins et déliés.

« C'est ici, mademoiselle » dit-il en lui donnant la clé.

« Merci. »

« Vous allez au Prieuré, n'est-ce pas, à l'admission de demain matin ? »

Carole bafouilla une réponse qui se voulait positive. Elle avait été surprise par la question.

## Une dernière semaine auprès de la mer

« Ce ne sont pas mes oignons mais vous êtes jeune pour aller au Prieuré. Les gens qui vont là-bas se repèrent assez facilement. Un petit bagage, un air triste. Beaucoup arrivent la veille de leur admission, avec l'autocar du soir, et passent donc une nuit ici. D'autres arrivent avec l'autocar du matin. Ceux-là s'arrêtent aussi parfois au bar, pour prendre un café, se donner du courage. »

« C'est bon pour les affaires que le Prieuré soit là alors... »

« Oui, on peut dire ça. On peut dire ça. Même si je n'aime pas trop ce qu'ils font. Bien sûr, ils respectent la Loi, celle votée dans la capitale. Pour la Loi de Dieu, par contre, j'ai des doutes. Notre vieux curé nous a présenté hier soir son successeur, avant de prendre le car ce matin. Je les ai invités à dîner à l'auberge. Et le nouveau curé a l'air de ne vraiment pas aimer le Prieuré. Je crois bien qu'il est venu ici à cause de ça. »

Carole hocha la tête. L'homme prit cela sans doute pour un salut. Il souhaita une bonne soirée et redescendit dans son bar. Elle introduisit la grosse clé d'un autre temps dans la serrure et ouvrit la porte. C'était une petite chambre, avec vue sur le port et, au-delà, sur la mer. Là encore, un peu de peinture neuve n'aurait pas été du luxe.

## Une dernière semaine auprès de la mer

### L'arrivée au prieuré

« Bonne journée. »

« Adieu, Mademoiselle. »

Carole eut une hésitation. Elle resta, une seconde ou deux, immobile dans l'encadrement de la porte de l'auberge. Mais elle ne se retourna pas vers le patron au ton si lugubre. Elle acheva de sortir et referma la porte en tournant la tête vers les tables. Tous ceux qui achevaient de prendre leur petit déjeuner étaient en train de la regarder, l'air triste.

Ebranlée, la jeune femme se retourna, se sentant un peu tituber. Elle avait l'impression de manquer d'air. Encore. Elle ouvrit la bouche pour respirer le plus largement qu'elle pouvait. Tant pis si l'air venant de la mer, de si bon matin, était frais. Il la réveillait, au moins.

Elle avait mal dormi. Le lit était un peu mou, peut-être, mais il était confortable. Peut-être faisait-il un peu chaud dans la chambre. Le repas de la veille au soir pouvait aussi être responsable : une daube, c'est un peu lourd pour un soir, surtout avant une sorte de gros brownie au chocolat avec une crème anglaise industrielle. Et même la petite terrine avec quelques légumes de l'entrée n'était pas là pour alléger l'ensemble. Et puis l'atmosphère de la salle de

## Une dernière semaine auprès de la mer

restaurant semblait pesante, trop silencieuse. En additionnant tout ça, peut-être qu'il y avait une explication au fait que Carole avait mal dormi. Non, et elle le savait bien. Elle savait très bien pourquoi elle avait mal dormi. Elle savait très bien pourquoi elle s'était levée trop tôt, pourquoi elle était dehors bien avant l'heure nécessaire.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit le proverbe. Carole se mit à marcher. Le réflexe de la marche lui revint. Sa respiration se calma. Le supermarché n'était pas encore ouvert. Carole traversa la place vers la mer. Elle prit une ruelle vers le port, coincée entre deux maisons. Elle arriva sur un quai situé dans l'axe des digues protégeant le bassin principal. Aucun bateau n'était amarré à cet endroit qui était formellement en dehors du port.

Elle se campa là, jambes un peu écartées et décalées d'avant en arrière, pour assurer sa stabilité face au vent. Le soleil était dans son dos mais déjà suffisamment haut pour que la mer soit dans sa lumière.

Dans le vent soufflant autour des oreilles de la jeune femme, ses cheveux volaient à l'horizontale, ondulant au rythme des vibrations de l'air. Carole regardait la mer. Carole regardait le lointain. Carole regardait l'horizon, l'infini, le néant.

Elle regarda sa montre. Elle avait suffisamment regardé la mer. Elle fit demi-tour, retrouva son habituel pas vif. Elle traversa la place du village dans l'autre



## Une dernière semaine auprès de la mer

sens, devant un supermarché en train d'ouvrir ses portes. Elle marcha sur le bord de la grande route quelques dizaines de mètres. Elle se souvenait bien du petit plan qu'on lui avait envoyé. Elle aperçut rapidement le poteau portant trois panneaux : « Eglise / presbytère », « Le Prieuré » et « Ruines du château de Valbourg, XIème siècle ».

Entendant un bruit caractéristique, elle tourna la tête vers la longue descente de la grande route, celle qui se faisait sur le flanc de la vallée. Et Carole aperçut, en haut de la descente, l'autocar du matin. Il arriverait au village d'ici une dizaine de minutes. Si elle voulait éviter le stress d'une attente, en cas d'autres admissions simultanées, elle devait se dépêcher. Elle réajusta son petit sac à dos et commença à gravir la ruelle qui montait rapidement vers le bord de la falaise.

Nichée devant un petit bosquet d'arbre, une église faisait face à la mer et au coeur du village. La maison juste à côté devait être un presbytère. La lumière brillait derrière l'une des fenêtres. Un petit sentier en terre battue encore plus raide que la ruelle partait entre les ronces pour rejoindre la place du village. Carole poursuivit son chemin d'un bon pas. Quelques maisons se succédaient le long de l'étroit trottoir. Entre chacune, un talus où poussaient des ronces bordait les jardins.

D'instinct, Carole se gara sur le côté tandis qu'une voiture descendait assez rapidement la ruelle. La jeune femme eut juste le temps d'apercevoir le logo du

## Une dernière semaine auprès de la mer

Prieuré sur les portières et les capots. Elle savait que le Prieuré pouvait aller chercher, à la demande, des admis au car du matin. On lui avait proposé. Le petit supplément à régler était d'un montant ridicule mais elle avait décliné. Elle préférait avoir l'entière liberté de ses mouvements jusqu'à l'entrée du Prieuré. Elle préférait marcher.

Désormais, la ruelle était moins raide. Le sommet était proche. Il n'y avait plus de maison, uniquement un talus continu de chaque côté. Le trottoir avait disparu également. Et le goudron de la route avait été moins bien entretenu.

Tout d'un coup, à gauche, le talus partit en angle droit. La route longeait désormais un grand pré. On était au sommet d'une petite colline qui dominait, autant qu'il était possible, les alentours. Dans un coin, un amas de pierres visiblement assez anciennes semblait constituer des ruines d'un bâtiment quelconque.

Carole arriva au niveau d'une petite plaque mentionnant un « monument historique », un « château fort du XIème siècle ». Quand on le savait, et qu'on regardait le schéma inscrit sur la plaque, on pouvait vaguement reconnaître la base d'un donjon rond, quelques restes d'un mur d'enceinte... Voilà tout ce qui restait de l'orgueil des seigneurs du lieu. Sans doute imaginaient-ils que leur château se dresserait éternellement sur des terres où les paysans honorerait toujours leur seigneur et maître. Cela faisait bien

## Une dernière semaine auprès de la mer

longtemps que les seigneurs avaient perdu leurs privilèges, quand ils n'avaient pas perdu, de surcroît, la tête. Et le château n'était plus qu'un amas assez informe de pierres érodées. Plus de sept siècles plus tard, cela dit, ce n'était déjà pas si mal. Carole songea qu'il ne resterait rien d'elle, même dans quelques années.

Droit devant elle, la route poursuivait au travers des prés et des champs. Au loin, on voyait des vaches en train de se disperser, cherchant quelques jeunes herbes bien tendres. Ici et là, il y avait quelques bosquets.

L'un de ceux-ci interrompait un talus à droite, presque en face des ruines du château. Quand elle l'eut dépassé, Carole aperçut soudain le Prieuré. Il était situé au bout d'un petit chemin privé, isolé des alentours par des bosquets d'arbres denses.

Le seigneur du lieu ne s'était pas contenté de défendre ses terres avec un château fort. Il avait aussi voulu défendre son âme en installant ici un petit prieuré. Guère plus de dix moines, sans doute, avaient dû vivre ici. Il ne s'agissait que d'une grosse bâtisse ressemblant beaucoup à l'auberge du village.

Carole s'engagea sur le chemin privé. Brutalement, elle se sentit de nouveau comme si l'air avait disparu. Sa poitrine lui faisait mal. Elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle. Devant elle se dressait le bâtiment bien rénové de l'ancien prieuré. La pierre blanche était propre. La pierre noire brillait à

## **Une dernière semaine auprès de la mer**

cause de la rosée du matin. Le toit d'ardoise était encore humide.

La jeune femme secoua la tête. Elle avait voulu être là. Elle l'avait voulu. Elle se força à se calmer. Elle rajusta son sac à dos. Elle baissa la tête comme pour foncer, comme un taureau qui chargerait. Et elle se remit à marcher vers le Prieuré.

L'établissement était en effet entouré d'arbres mais, autour des bâtiments, il y avait une large bande de pelouse bien entretenue. En s'approchant du bâtiment historique, Carole put apercevoir, sur les côtés, les ailes modernes qui partaient vers la falaise. Au bout du chemin, devant la porte à tambour installée dans l'ouverture principale, il y avait un petit parking avec un panneau « réservé aux véhicules de service et au personnel ». Carole se souvint qu'il était interdit de venir avec son propre véhicule. Garées, il y avait seulement deux voitures portant les logos de l'établissement et une autre, plutôt luxueuse. Si les salariés habitaient le village, sans doute venaient-ils à pieds.

Tandis que la voiture croisée dans la ruelle montante apparaissait au bout du chemin, Carole s'engagea dans la porte-tambour qui avait remplacé les antiques deux battants de bois sculpté.

**La suite en vente sur <http://www.pierrebehel.com>**